

Natalia Wawrzyniak

membre associé au Centre Roland Mousnier

n.obukowicz@gmail.com

Valeur des lettres à la Renaissance. Débats et réflexions sur la vertu de la littérature, sous la dir. de Pascale Chiron et Lidia Radi, Paris, Classiques Garnier, 2016, 285 pages

Avec ce volume collectif, les spécialistes du XVI^e français font leur entrée dans le débat actuel : « À quoi sert la littérature ? » Cette discussion reflète la crise de légitimité généralisée qui touche les Sciences humaines dans les démocraties néo-libérales. En effet, il est impossible de définir la raison d'être des « humanités », y compris de la littérature, en termes d'utilité économique et de profit. Les intellectuels comme Martha Nussbaum (*Les Émotions démocratiques : Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?*, 2011), Nuccio Ordine (*L'Utilité de l'inutile*, 2013), ou bien avant Claude Roy (*Défense de la littérature*, 1968), défendent l'utilité de la littérature comme exercice d'éthique, d'empathie et d'imagination. Ce discours reste, finalement, assez proche du concept de l'*humanitas* cicéronien, selon lequel les *litterae humanitatis* nous rendent plus humains.

Les auteurs de ce volume s'engagent dans ce débat, en s'interrogeant à leur tour : « à quoi servait la littérature au XVI^e siècle ? » Il y a un danger évident que court un chercheur qui pose des questions d'actualité à des œuvres du passé. Les onze auteurs sous la direction de Pascale Chiron et Lidia Radi en sont remarquablement conscients et introduisent leur sujet de façon très avisée et nuancée. Dans l'introduction, ils posent le cadre pour les contributions qui vont suivre, en évoquant le texte peu connu de François Habert : « La description de l'utilité des Lettres » (1556). Ils constatent que c'est l'*utile dulce* horatien qui définit la conception des lettres au XVI^e siècle. Ainsi, l'alliance du plaisir et du profit moral, du *docere* et du *delectare*, de la beauté et de la vertu, constitue le contexte principal de ce recueil. Le volume se situe dans le courant des réévaluations de la tradition horatienne à l'âge Moderne, représenté aujourd'hui, entre autres, par le projet « Renaissance d'Horace », réalisé à l'Université Sorbonne Nouvelle (Paris III).

Le livre est divisé en trois parties conformes aux trois lignes de réflexion adoptées : littérature comme moyen de transmission de la vertu morale, comme expression de soi, et finalement, comme passe-temps honnête. Les contributions étudient ces questions du point de vue de l'auteur, du lecteur et de l'éditeur-libraire. François Rigolot nous initie à l'éthique du XVI^e siècle, en analysant les variantes du *topos* de la montage de vertu (Hésiode) chez les auteurs de la Renaissance. Kathleen Wilson-Chevalier présente la formation intellectuelle

d'une princesse à la lecture de différents textes destinés à Claude de France. Hervé-Thomas Campagne examine les vertus du récit tragique qui détourne du vice. Stéphan Geonget analyse l'usage vertueux de la parole chez les juristes écrivains qui se posent la question de savoir, quel style est le plus adapté à la vérité ? Bérangère Besset évoque l'usage des *exempla* puisés dans les œuvres de Plutarque chez François Le Poulchre qui, à l'instar de Montaigne, en fait une invitation à la méditation sur la vertu.

Dans la deuxième partie du recueil, Elisabeth Hodges consacre son article aux subtilités de la fonction mémorielle de la littérature d'après Montaigne. En examinant le langage emblématique que Maurice Scève emploie dans la *Delie*, Pierre Martin présente l'écriture comme un exercice de contemplation de la vertu. Dans une perspective comparatiste, Anthony Russel analyse l'influence des sonnets de Joachim Du Bellay sur l'œuvre poétique de Philippe Sidney, où la vertu de la sincérité et l'expression du vrai moi défit les conventions pétrarquaisantes.

Nathalie Dauvois discute le concept de l'*utile dulce* horatien, en présentant les cas limites : les auteurs qui mettent le plaisir et le profit en opposition tels que Guillaume Du Faur de Pibrac, Jean Bouchet et certains écrivains protestants, ou bien, l'inutilité de la littérature aux temps de guerre chez Montaigne. Myriam Marrache-Gouraud évoque la valeur thérapeutique des lettres, perçues littéralement et métaphoriquement comme remède chez François Rabelais. Pascale Chiron se focalise sur un moment où la littérature sort du champ moral et se situe du côté de la récréation qui offre repos et évasion : « La littérature, telle qu'on la définit aujourd'hui comme expérience esthétique indépendante de préoccupation morale ou religieuse, est une expérience qui naît au XVI^e siècle à partir de cette double appartenance de l'homme à une temporalité collective [...] et à une temporalité qui place le désir de l'individu et son plaisir au premier plan » (p. 241). Finalement, dans un article très instructif, Michel Jourde se concentre sur l'influence de nouvelles conditions de production littéraire et de la politique commerciale sur la valeur intrinsèque des lettres.

Certains articles contribuent à la réflexion métalittéraire plus que les autres. Je pense surtout aux articles de Nathalie Dauvois et de Pascale Chiron qui sont les seules à remettre leurs réflexions dans le contexte des débats actuels. D'autres articles proposent des études de cas et restent dans le sillage des problématiques plus classiques. Les deux éditrices présentent les résumés de chaque contribution dans l'introduction du volume. Les résumés d'auteurs apparaissent aussi à la fin du livre, là où on s'attendrait plutôt à la conclusion, ce qui crée une redondance. L'éventail de sujets pourrait être enrichi, par exemple, par l'évocation de nouvelles pratiques littéraires relevant de la *parrhèsia*, un dire-vrai dans l'espace publique, qui met à l'épreuve le précepte horatien et cherche la légitimation non dans le profit moral et le beau, mais dans la nécessité du temps et la sincérité de l'auteur.

Néanmoins, ce recueil d'essais reste à la fois beau et utile. Écrit dans un style élégant, érudit et fluide, sa grande utilité est d'avoir entamé le débat, dessiné le champ de réflexion, ouvert la voie à d'autres analyses. Il va servir aux seiziémistes préoccupés par la question du statut de la littérature à la Renaissance et les particularités des pratiques littéraires de l'époque. Il contribuera aussi à nuancer notre compréhension de la tradition horatienne au XVI^e siècle. Or, le volume n'aurait pu que gagner en pertinence, en exposant d'avantage les différences entre les notions d'utilité et de profit à la Renaissance et aujourd'hui et en confrontant les observations avec le débat actuel. Cet ouvrage serait donc moins profitable à des chercheurs non-seiziémistes qui voudront y trouver de la matière pour enrichir leur vision de l'épistémologie des lettres. Cette piste reste encore (et heureusement !) à creuser.